

Erwin Kaiser (Association Allemande): De l'angoisse à la méthode en psychanalyse – et vice-versa (p. 77-89)

Introduction

Je voudrais remercier la Commission du Programme de m'avoir donné l'occasion de vous présenter mes idées concernant la nature du savoir psychanalytique parce que je suis convaincu que ces questions sont très importantes pour nous tous et notre compréhension de nous-mêmes en tant que psychanalystes.

La lettre de Freud à Rosenzweig

Pour commencer, je voudrais vous lire une lettre que Freud a écrite en 1934 à Saul Rosenzweig. Rosenzweig avait informé Freud de ses travaux, dans lesquels il avait empiriquement vérifié et confirmé des lois psychanalytiques. Freud répondit: «C'est avec intérêt que j'ai pris connaissance de vos travaux expérimentaux concernant la vérification d'affirmations psychanalytiques. Je ne peux pas prendre en haute considération ces confirmations, car l'abondance d'observations fiables sur lesquelles reposent ces affirmations les rend indépendantes de la vérification expérimentale. Cependant, elle ne peut pas nuire» (Freud, 1934).

Ce que vous pouvez retenir de cette lettre, c'est le ton amicalement ennuyé de Freud, son enthousiasme quand bien même très mesuré là où l'on pourrait s'attendre à ce qu'il se réjouisse de cette confirmation que lui propose Rosenzweig – et qui plus est, une confirmation émanant de la psychologie académique.

La réponse de Freud est l'un des nombreux exemples de la souveraineté avec laquelle il se fiait à l'évolution de son expérience, et cette souveraineté apparaît présentement comme une attitude issue d'un passé très très lointain. Je vous demande: Quel psychanalyste répondrait encore ainsi aujourd'hui à un neurologue si le neurologue lui proposait des confirmations de ses affirmations

psychanalytiques?!

La question concernant le statut scientifique de la psychanalyse devient de plus en plus cruciale pour les psychanalystes parce que leurs organisations s'identifient toujours plus à une compréhension de la recherche proche de celle des sciences de la nature. La raison de ce changement est une «nécessité pressante» - «a pressing need» comme Kernberg¹ l'a formulé - vis-à-vis du public et surtout des services de santé publique de mettre en évidence l'efficacité de la psychanalyse comme procédé psychothérapeutique et d'apporter la preuve de sa scientificité face à la psychologie académique et la médecine.

D'ailleurs, on considère de plus en plus comme allant de soi que les méthodes de recherche doivent s'orienter selon les règles des sciences unifiées. Ces règles sont formulées dans la théorie de la connaissance du positivisme logique, doctrine selon laquelle tous les scientifiques ont en commun les mêmes lois et les mêmes méthodes – à savoir celles de la physique, ou ce que l'on considère comme telle².

Je voudrais d'emblée donner mon interprétation de cette évolution: les psychanalystes sont partout dans le monde menacés de mort – sauf peut-être dans certains pays d'Amérique latine. Je pense que cette peur collective détermine directement les changements dans leurs conceptions de la méthode. En psychanalyse circule le fantasme que l'utilisation de la méthode des sciences unifiées contribue à recouvrer la reconnaissance et l'estime perdues ces dernières décennies. A mon avis, ce fantasme a suscité un trouble considérable. Si ce trouble ne concernait qu'une discussion ésotérique de méthode, il ne pourrait pas vraiment causer de dommages mais il influence de manière considérable nos conceptions de la nature de la psychanalyse en tant que théorie et en tant que thérapie.

Je présume que la FEP et sa Commission du Programme voulaient susciter l'intérêt pour ces questions. Elles se sont référées au titre d'une

monographie de Georges Devereux. En 1967, Devereux avait, avec une assurance semblable à celle de Freud dans sa lettre à Rosenzweig, encore opposé aux sciences comportementales et à leurs illusions d'objectivité la thèse selon laquelle on ne trouve les véritables faits d'une psychologie que dans l'analyse du contre-transfert et non à l'extérieur, à savoir dans l'objet.

Conceptions des sciences unifiées dans la communauté psychanalytique:

Robert Wallerstein

Robert Wallerstein est un formidable défenseur de la méthode des sciences unifiées. Wallerstein défend une position diamétralement opposée à celle de Devereux. Dans un travail publié en 2009 dans l'International Journal sous le titre «What kind of research in psychoanalytic science?», Wallenstein écrit: «Les principes actuels de la psychanalyse et son mode de fonctionnement relèvent des sciences de la nature – même si ce n'est pas encore parfaitement. Elle explore à la fois les lois générales sur le mode de fonctionnement de l'esprit humain et s'attache au mode de fonctionnement individuel de ces lois dans le cadre de la structure et des expériences spécifiques des patients traités». Et encore: «La psychanalyse est une science comportementale. Elle s'occupe de l'élaboration de lois générales concernant l'esprit humain et de la description nuancée des individus examinés».

Je pense que ce programme a été falsifié par le développement de la psychologie en tant que science. Je dirai même que le savoir acquis à l'aide de cette méthode est totalement inadéquat pour la pratique psychanalytique – indépendamment de son développement. Enfin je pense qu'il convient de chercher les raisons de ces faiblesses dans les erreurs épistémologiques et qu'il existe d'autres hypothèses épistémologiques fondamentales, meilleures, plus adaptées à la psychanalyse et au savoir psychanalytique.

Avant de conclure, je voudrais brièvement démontrer ces idées et en expliquer les conséquences.

Critique des sciences unifiées 1: fragmentation

Les défenseurs de la recherche en sciences unifiées ont un point commun: l'optimisme impressionnant de posséder le seul vrai programme, le plus prometteur. C'est peut-être un peu exagéré mais j'ai parfois l'impression qu'on attribue à ce programme les capacités d'un objet fantastique, tel que David Tuckett l'a décrit dans le monde des marchés de la finance (Tuckett et Taffler, 2008). Vous vous souvenez: des exemples de tels «objets fantastiques» sont par exemple les bulbes de tulipes hollandaises qui, au 17^{ème} siècle, lors de l'engouement pour la tulipe, furent l'objet de la première bulle spéculative de l'histoire de l'économie.

Il est en revanche décourageant de rappeler les résultats effectifs de ce type de recherche: après plus d'un siècle de psychologie scientifique, pas une seule «loi générale», ou ne serait-ce qu'approximativement générale, dans aucun domaine de la psychologie, mais seulement une gigantesque accumulation de mini lois isolées, restreintes et fragmentées.

La cause de cette fragmentation est la «pathologie cognitive» que Koch (1981) avait attestée concernant la recherche psychologique et qu'il avait baptisée «le syndrome de la pensée non pertinente» («The syndrome of ameaningful thinking», p. 264). Il veut dire «une forme très évoluée de limitation cognitive, une réduction de l'incertitude par le déni, par une sorte de fausse certitude, atteinte par l'extinction cachée de tout ce qui est problématique, complexe et subtile. Si l'on pensait que le savoir est le résultat automatique de l'utilisation d'une méthode de recherche, les objets de la recherche perdraient leur réalité et seraient réduits à des caricatures sans visage, le fétichisme de la méthode présenterait des traits obsessionnels et magiques» (p. 259). Qui connaît la monographie de Devereux qui a donné le titre à ce congrès, se souviendra certainement de ses idées.

Vous pouvez trouver un «update» de Koch chez Howard Orlinsky, l'un des

plus grands chercheurs en psychothérapie contemporains: dans son adresse à la Society for Psychotherapy Research, il dit en 2006:

Tout d'abord je dois vous accorder que je ne lis pas de travaux de recherche en thérapie, quand je peux l'éviter. Pourquoi? La langue en est ennuyeuse, la même intrigue revient constamment, les personnages n'ont pas de profondeur, il manque aux auteurs le sens de l'humour. La lecture n'est tout simplement pas divertissante – tout au plus par inadvertance.

Orlinsky craint que le consentement implicite de la recherche en psychothérapie ne soit guère plus qu'une sorte de prison dans un modèle limité et irréaliste. Sa principale critique de ce modèle concerne son caractère unidimensionnel: «L'objet du traitement n'est plus le véritable patient en tant qu'individu mais un trouble diagnostiqué de façon spécifique». On fait des recherches sur des savoir-faire modélisés et mesurables au lieu de s'intéresser au thérapeute lui-même. Orlinsky critique l'hypothèse fondamentale de ce modèle, à savoir l'examen de parties de la réalité considérées comme des unités constituées et artificiellement mises en rapport avec d'autres parties semblables. Nous retrouvons ici Sigmund Koch!

Critique des sciences unifiées 2: pratiquement inadéquates

Mais cet état de la psychologie des sciences unifiées - sa fragmentation en tant que théorie - est de moindre importance en comparaison avec une autre lacune fondamentale: sa totale inadéquation pour la pratique clinique.

Cette caractéristique fut et est l'objet d'innombrables discussions, de doléances allant jusqu'à l'affirmation du contraire aussi bien de la part des chercheurs que des cliniciens. L'inadéquation pratique est de l'ordre d'un running gag de la recherche en psychothérapie dans le domaine des sciences unifiées. Parce que cela rappelle certainement à la majorité d'entre vous Orlinsky et parce que vous ne lisez que rarement voire jamais les résultats de

la recherche en psychothérapie, je voudrais vous présenter à titre d'exemple un travail de Strupp de 1989. J'ai choisi Strupp, car il fait aussi partie des principales figures dans son domaine, et dans son travail intitulé «Psychothérapie: le praticien peut-il apprendre quelque chose du chercheur?», il se donne explicitement pour but de démontrer contre les réserves des «praticiens», la pertinence de l'utilisation de la recherche en sciences unifiées. Quel en est le résultat?

«Mes collaborateurs et moi-même avons particulièrement attiré l'attention sur les conséquences néfastes de communications péjoratives vécues par les patients, et nous pensons que le développement des capacités du thérapeute à traiter avec le transfert négatif devrait recevoir une attention particulière dans les programmes de formation» (Strupp 1989/1992, p. 79). Ce qui suit est une énumération - quantitativement vérifiée - d'évidences qu'il n'est pas utile de reproduire entièrement ici: l'empathie est très importante; les conseils sont pernicious mais parfois nécessaires; le jargon est malvenu; le hic et nunc est important; le thérapeute ne doit pas agir des sentiments contre-transférentiels négatifs, et ainsi de suite. Une liste de préceptes pour manier le contretransfert négatif, liste émanant d'études quantitatives, contient les notions suivantes: (a) des commentaires péjoratifs et complexes de la part du thérapeute donnent de mauvais résultats thérapeutiques; (b) même à petites doses, ils peuvent avoir des effets dévastateurs; (c) les thérapeutes expérimentés ne sont pas à l'abri de ces comportements négatifs, et (d) de ce fait ils devraient poursuivre leur formation; (e) certains patients entraînent perpétuellement les thérapeutes dans de telles formes de communication; (f) les réactions négatives du thérapeute sont inévitables; elles devraient être réduites par la prise de conscience (Strupp, 1989, p. 86).

Concernant la question vraiment pertinente de savoir comment reconnaître et réduire le contre-transfert négatif, Strupp ne se prononce pas et confirme ainsi la réserve qu'il veut en fait infirmer: «Les praticiens

psychothérapeutes, particulièrement ceux qui sont formés selon le modèle psychodynamique, se sont plaints à plusieurs reprises du fait que la recherche en psychothérapie leur était peu utile» (Strupp, 1989, p. 79).

Encore une précision ironique: même si de tels résultats de recherche ne sont pratiquement pas utilisables, on note une évolution récente et les méthodes de recherche influencent pour ainsi dire les psychothérapies. Cela signifie que l'on produit des sortes de livres de cuisine thérapeutiques qui décrivent de la façon la plus détaillée possible les différentes techniques thérapeutiques. Je dois reconnaître avoir été choqué lorsqu'il y a peu de temps un psychanalyste et non des moindres a soutenu qu'il est sur le principe aussi possible de faire de la recherche modélisée et mesurable en psychanalyse.

Réflexions expérimentales: lois nomothétiques achevées

Je voudrais maintenant vous inviter à une expérience conceptuelle. Imaginezvous que Wallerstein ait atteint son but et trouvé toutes les lois psychologiques requises et existantes: qu'est-ce que cela signifierait dans l'espace de la cure? L'analysant de Wallerstein parlerait et Wallerstein aurait à sa disposition des lois à l'aide desquelles il pourrait entièrement expliquer mais également prédire les propos de l'analysant. – Je néglige le phénomène du papillon en Chine, dont le battement d'aile constitue l'ultime cause d'une tempête en Europe. Ceci illustre le fait que dans des systèmes hautement complexes, il est impossible d'identifier des causes.

Mais pourtant: dans le contexte des sciences unifiées, l'utilisation du savoir ainsi acquis consiste à déduire des prévisions à partir des théories et à en tirer parti pour des applications: une thèse fondamentale affirme l'équivalence logique de l'explication et du pronostic.

Wallerstein utiliserait alors dans notre expérience conceptuelle son savoir exactement comme Newton utiliserait son savoir à propos de la loi de la gravitation: Newton saurait à quelle hauteur il devrait placer la pomme pour

qu'elle arrive au sol avec une vitesse donnée. De même, Wallerstein saurait exactement ce qu'il devrait dire à l'analysant pour atteindre le but recherché. Je pense seulement que Wallerstein cesserait de pratiquer la psychanalyse s'il agissait ainsi.

Wallerstein deviendrait plutôt un thérapeute NLP (neuro-linguistic programming therapist). NLP est une forme de «psychothérapie» fondée sur les bases suivantes: parce qu'on a découvert que des patients se sentent bien quand ils adoptent la même position corporelle que leur thérapeute, ce psychothérapeute imite la position corporelle de ses patients pour leur transmettre des sentiments positifs.

Les théories de la philosophie analytique: Donald Davidson

Selon moi, ces faiblesses de la psychologie des sciences unifiées - la fragmentation de ses théories et son inadéquation à la clinique - dénotent d'emblée des erreurs de construction fondamentales de cette tentative et de l'épistémologie sous-jacente. Je voudrais à présent dire quelques mots à ce sujet.

L'épistémologie de la psychologie des sciences unifiées remonte à Descartes: dans ses Méditations, Descartes attribue l'ensemble des perceptions au doute radical; elles pourraient être provoquées par un Genius Malignus – nous pourrions nous imaginer percevoir une réalité extérieure. Ce doute et les différentes réponses à ce doute ont intéressé la théorie de la connaissance jusqu'au 20^{ème} siècle et le doute guide le rituel de recherche de la psychologie des sciences unifiées: si dans une expérience on a obtenu résultat avec une probabilité de moins de 5% liés au hasard, alors l'hypothèse est vérifiée.

La philosophie analytique moderne a commencé avec l'idée que la logique et la science sont les paradigmes des vraies théories. L'apogée de cette évolution fut la tentative de Wittgenstein de formuler un vaste système logique

de propositions – son célèbre *Tractatus Logico Philosophicus*. Mais à la fin du *Tractatus*, Wittgenstein concède: «Nous sentons que même si on a répondu à toutes les questions scientifiques possibles, on n'a absolument pas encore abordé les problèmes concernant la vie». Plus tard, Wittgenstein abandonna la théorie de l'image de la langue encore sous-jacente au *Tractatus* et se consacra à la théorie de l'usage de la langue. Cette perspective est d'ailleurs le fondement de la philosophie analytique moderne du langage.

La révolution de la philosophie analytique du langage consista à modifier la question de Descartes. Il ne convient plus de se demander comment un sujet - au fond isolé - peut se protéger contre le doute à propos de la connaissance véritable d'un objet, mais au contraire de considérer la question: Que se passe-t-il quand un locuteur affirme à un autre qu'une proposition est vraie? Davidson a plus tard comparé cette situation fondamentale de la philosophie analytique du langage avec un trépied: deux locuteurs et une réalité extérieure – si l'on supprime l'un des trois pieds, le tout bascule. Je crois qu'il est difficile pour un non-spécialiste de la philosophie de mesurer le sens de ce tournant, d'autant plus qu'il n'est accueilli que lentement sur le continent européen et essentiellement développé dans l'espace linguistique anglo-saxon. Encore une fois: le tournant fondamental consiste en ceci que la situation paradigmatique depuis Descartes - Comment un sujet peut-il s'assurer contre des doutes concernant la connaissance d'un objet? - fut abandonnée au profit d'une situation à vrai dire toute autre: «Comment deux sujets peuvent-ils s'entendre à propos d'un objet tiers?». Le doute de Descartes n'est pas la règle mais l'exception: bien sûr nous pouvons nous tromper dans presque tout – mais en gros nos convictions pertinentes ne constituent que l'arrière-plan sur lequel nous pouvons reconnaître que nous nous perdons dans une conviction personnelle. Et dans toute règle, nous sommes alors en mesure de corriger nos erreurs.

Le plus grand représentant de cette orientation introduite par Wittgenstein

sur ses vieux jours fut le philosophe américain Donald Davidson. Dans le temps qui m'est imparti, je ne peux que présenter les principales thèses de Davidson, celles qui sont significatives dans notre contexte³.

Davidson et la philosophie analytique ont, au cours de leurs recherches, aussi examiné la question de la construction des explications d'actions. Comme résultat, ils ont décrit un schéma fondamental qui fonde chaque explication d'action sur une conviction (belief) et un souhait (desire).

Exemple:

«X croit que boire de l'eau étanche la soif» (Conviction)

«X avait soif» (Souhait)

«X a bu un verre d'eau» (Action)

L'explication de l'action s'énonce alors: «De (a) et (b) résulte (c)».

Un autre résultat des recherches de Davidson fut que cette forme d'explication de l'action a le statut de véritables explications causales et qu'elle a épistémologiquement le même statut que les explications par des causes dans les sciences de la nature.

L'une des conséquences de ces idées aboutit au fait qu'il ne peut pas y avoir de lois psycho-physiques strictes parce que chaque explication de l'action dépend de la perspective de la personne qui agit. Parce que cette perspective n'est pas objectivement concevable, il ne peut y avoir d'explications «objectives» comme en physique (Davidson, 1974, p. 70)⁴.

Je suppose que cette présentation du schéma des explications d'actions vous a plutôt amusés. Mais c'est important pour la question de la nature du savoir psychanalytique parce que cela décrit la structure des interprétations. Richard Wollheim a formulé cette analogie et relie les interprétations psychanalytiques à la compréhension analytique linguistique des explications de l'action. Il décrit la particularité des explications psychanalytiques des actions comme une extension et un élargissement du savoir psychologique

commun, attendu que (a) l'ensemble des motifs est élargi aux motifs inconscients; (b) le schéma d'explication varie tandis qu'on prend en compte des déplacements de motifs selon des lois associatives; (c) attendu qu'on introduit des motifs particuliers comme «l'angoisse de castration», «les désirs oedipiens» tout comme des motifs tels que «la compulsion de répétition», «l'accomplissement de désir», «la pensée toute-puissante»; et enfin (d) attendu que «les actions sont contextualisées», c'est-à-dire que les souhaits et/ou les mécanismes de défense sont résumés à des complexes organisés - structurés comme des organes - selon les zones corporelles (orale, anale, phallique, génitale) respectivement prédominantes à un moment de l'ontogenèse (Wollheim, 1993).

Je voudrais à l'aide d'un bref exemple illustrer les différentes perspectives entre cette compréhension de la théorie et celle des sciences unifiées, le problème du pluralisme des théories psychanalytiques. Selon la perspective des sciences unifiées, la question ne peut qu'être: Quelle théorie est juste? Il faudrait construire des conditions semblables et comparer des interprétations semblables de différents arrière-plans théoriques au regard de leur degré de vérité. Je pense que vous devinez ou savez, à quel point une telle entreprise serait vouée à l'échec. Du point de vue de Davidson et de Wollheim, le pluralisme signifie qu'il existe différents schémas d'explication des actions. La «solution» consiste à ce que deux locuteurs - ou un groupe d'analystes comme lors des congrès de la FEP - formulent leur travail clinique et leurs arrière-plans théoriques et reprennent ensemble la perspective de l'autre. Dans ce contexte il relève des évidences psychanalytiques que chaque analyste apporte sa théorie, sa personne, son patient et le déroulement du traitement et que seulement sur cette toile de fond une interprétation particulière est «juste» ou non. Au lieu d'une expérience, il s'agit d'entente.

Exemple ethnologique: les Groupes de Travail de la FEP

Le temps qui m'est imparti ne me permet pas de commenter ces questions à l'aide d'un exemple de ma pratique clinique. Je voudrais à la place m'essayer en tant que chercheur sur le terrain et appliquer mes perspectives au Groupe de Travail sur les Méthodes Cliniques Comparatives de la FEP (voir Hewison, 2009).

Depuis le congrès de la FEP à Sorrent, j'ai moi-même régulièrement participé à ces groupes de travail. Ils ont d'ailleurs fait, en ce qui me concerne, des congrès de la FEP les plus intéressants qui soient. Le setting initié par David Tuckett fut pour moi une occasion unique de me confronter de façon intensive avec des collègues de différentes Sociétés au travail clinique de collègues appartenant à d'autres cultures.

Première remarque: L'atmosphère des groupes de travail se transforma lorsque furent communiquées les catégories et que les participants durent classer les interventions des collègues. Jusque-là le groupe avait travaillé avec beaucoup de concentration et d'engagement - dans le contexte actuel dirais je: nous avons essayé de nous entendre sur les explications d'actions - puis les participants régressèrent lors de la classification à un état d'esprit proche de celui d'élèves dissipés, blagueurs, bavards, distraits, pressés de sortir en récréation.

Deuxième remarque: Une modératrice était, lors du travail sur la clinique, compétente, empathique et pensait analytiquement. Au moment de la classification, elle régressa à l'attitude d'un professeur autoritaire: elle exerça une pression considérable sur les participants pour qu'ils fissent leurs «devoirs», bien qu'il y eut dans le groupe une forte opposition à ces devoirs. Il ne fut pas possible de parler de cette opposition. – Cela provoqua un clivage: pendant le travail sur les séances, la prise en considération du contre-transfert faisait partie intégrante du travail; lors de la classification en catégories, le contre-transfert fut un facteur gênant – voir Devereux!

Troisième remarque: Si, lors du travail sur la clinique, les commentaires adressés à un collègue l'étaient avec le respect qui convient, avec précautions et empathie, par la suite, l'attitude des membres du groupe se transforma lors de la classification, l'attention baissa, comme s'il ne s'agissait alors plus d'un collègue et de son intervention en tant qu'expression d'un aspect très personnel et intime. La méthode - la classification - créa une distance qui déniait l'aspect existentiel d'une séance d'analyse.

Formulé de manière plus générale: Qui entend la description d'une séance d'analyse dans un laboratoire expérimental, entend autre chose que l'analyste et son patient, lesquels sont tous deux existentiellement impliqués.

Quatrième remarque: La méthode de travail des Groupes de Travail repose sur une communication unidirectionnelle. Bien que les groupes aient fonctionné sans discontinuité pendant des années, en tant que membre, je n'ai jamais été informé du processus de discussion des modérateurs et encore moins invité à y prendre part. Alors que pendant une pause je réfléchissais avec un collègue sur le fait que les catégories seraient peut-être la reproduction unidimensionnelle d'une réalité pluridimensionnelle, j'ai proposé sur le ton de la plaisanterie à mon collègue d'exposer cette idée. Je comprends cette mienne régression comme une identification au clivage existant dans le setting des Groupes de Travail et à la façon dont il est codifié dans le rituel de la recherche en sciences unifiées.

La distillation d'une connaissance vraie suppose une séparation stricte entre directeur de recherche - sujet - et sujet expérimental -objet.

Conclusion: Trois types de savoir + recherche

J'en arrive à la conclusion: j'espère que vous êtes maintenant préparés à ce que je veux dire, à savoir que nous devrions distinguer soigneusement trois types de savoir et les méthodes adaptées au développement de chacun d'eux.

1. Un savoir des lois, comme Wallerstein se le représente, de la forme des lois générales selon le modèle de la physique;

2. Un savoir médian efficient sur les groupes, que je vais développer;

3. Et enfin un savoir qui aide le psychanalyste à trouver et formuler des interprétations.

1. Je pense avoir clairement manifesté mon scepticisme concernant un savoir des lois tel que le présente Wallerstein. Empiriquement, cette forme de savoir n'est pas disponible; il y a des raisons épistémologiques qui s'opposent à ce qu'on le trouve jamais; et même si on le trouvait, il transformerait un psychanalyste qui utiliserait cette forme de savoir en thérapeute cognitivocomportemental. Une caractéristique de ce savoir des lois réside dans le fait que c'est toujours un savoir médian: contre le Genius Malignus de Descartes, la recherche en sciences unifiées se protège par une multitude d'observations, comme si ce mauvais esprit pouvait falsifier une observation isolée mais n'avait pas de pouvoir sur de nombreuses observations. Lorsqu'on dépouille ces nombreuses observations, on additionne les résultats isolés et on les met en rapport avec le nombre d'observations. C'est pourquoi ces lois traitent toujours de la moyenne: du thérapeute moyen ou du patient moyen ou du trouble moyen – le problème pour moi en tant que clinicien réside dans le fait que dans ma pratique concrète ce patient moyen ne se présente malheureusement jamais mais ne fait toujours que se déguiser en patient isolé à un moment précis, désireux d'entendre une interprétation particulière, concrète et unique.

Nos collègues danois ont, dans le cadre de ce congrès, proposé une rencontre sur le concept d'angoisse selon Kierkegaard et Freud. Je peux bien m'imaginer qu'il y a des liens intéressants entre eux – pour moi, il y a encore une autre similitude essentielle entre les préoccupations de Kierkegaard et ce que font les psychanalystes. Kierkegaard a, dans son débat avec le

systemicien Hegel, défenseur de l'extériorisation et de la généralité, souligné la signification du particulier et de l'individuel. Et c'est justement dans ce sens qu'une bonne interprétation, qui atteint le patient et le touche, est toujours une interprétation dans laquelle il se sent vu et compris dans sa particularité en tant qu'individu. Plus elle est spécifique, meilleure elle est. Concrètement cela correspond à la façon dont Guiseppe Scariati a présenté hier son travail avec son contre-transfert: en vous présentant ses fantaisies tout à fait personnelles et son travail tout à fait personnel.

La particularité donc du savoir des lois, à savoir qu'il décrit des règles générales, qu'il aboutit dans des cas particuliers à la rencontre de deux individus particuliers (Devereux dirait: le transfert rencontre le contre-transfert) limite l'utilisation du savoir des lois.

2. Je nommerai savoir d'efficacité une autre forme de savoir. Même si ce n'est pas dans l'espace de la cure, il y a néanmoins un domaine où un savoir médian produit selon les règles des sciences unifiées livre les réponses appropriées: quand il s'agit de la question de l'efficacité de la psychothérapie en général, ce questionnement ne se préoccupe pas de ce qui se passe dans une analyse précise entre un patient précis et un analyste précis. Le seul intérêt est de connaître le pourcentage d'un groupe d'analysants qui en tirent profit, dans quel sens et dans quelle mesure. C'est un intérêt légitime de la part d'une société ou d'un système de santé que d'obtenir des garanties concernant les conséquences de ses investissements.

Mais il est évident que même ce questionnement, apparemment si simple, est tout sauf simple. Selon quels critères évaluer l'efficacité? En fonction de quoi la mesurer? Etc.

Il ne suffit alors plus aux analystes de se contenter de prendre part à la course à la meilleure psychothérapie mais on les interroge selon leur point de vue spécifique. Exemple: on a mesuré que le degré de satisfaction moyen

des patients croît de façon monotone au cours de la psychothérapie. On en conclut qu'à partir d'un certain nombre de séances on ne pouvait plus espérer de modification notable. Néanmoins cela ne suffit pas à démontrer qu'à l'aide d'une psychanalyse on pouvait espérer 150% de satisfaction mais que le modèle de base est insensé.

Un autre problème réside dans le fait que les arguments d'efficacité eux-mêmes ne peuvent avoir qu'une efficacité limitée: en prenant part comme psychanalystes à la course à l'efficacité, nous faisons appel à la rationalité de la société – où de puissants intérêts et des affects agissent et sont prépondérants. Bien que les concepts psychanalytiques soient entre temps apparus dans la langue quotidienne, l'opinion collective, et plus particulièrement le jugement de la plupart des médecins organicistes à l'égard de la psychanalyse, ne s'est pas fondamentalement transformé depuis l'époque de Freud – et si ce fut le cas, alors ce fut plutôt même dans un sens péjoratif. En ce sens il revient au savoir sur l'efficacité une signification politique particulière mais certainement limitée concernant la psychanalyse elle-même. Je suppose par exemple qu'André Beetschen, qui vient d'un pays où la psychanalyse évolue en dehors du système de santé, voit le problème autrement que mes collègues allemands qui luttent pour le maintien du financement de la psychanalyse dans le système de santé.

3. J'en viens enfin au troisième type de savoir, que je qualifierai de véritable savoir psychanalytique, le savoir tel que les psychanalystes l'utilisent et l'explorent dans leur cabinet. L'exemple paradigmatique de ce type de savoir est la découverte par Freud du complexe d'OEdipe. Freud ne l'a pas «inventé» mais sa découverte signifiait que cette constellation conflictuelle est une référence universelle et pas seulement l'intrigue dans la tragédie éponyme de Sophocle. Son existence est indépendante de la fréquence avec laquelle il peut être observé dans telle ou telle expérience. Je suis d'accord avec Richard

Wollheim pour dire que toutes les théories psychanalytiques ont ce statut: la découverte de M. Klein de la position schyzo-paranoïde et de la position dépressive; l'objet transitionnel de Winnicott etc. Dans le langage de la philosophie analytique, ces éléments de savoir psychanalytique sont des modèles complexes de structures conviction-souhait. Ils ne peuvent être ni falsifiés ni vérifiés – ils prennent, dans une situation bien précise, plus ou moins sens comme fondement des interprétations (voir Wollheim, 1993).

Pour cette sorte de savoir, la thèse de Freud de l'interdépendance⁵ est toujours valable: «Il y a eu en psychanalyse, dès le début, une conjonction entre guérir et chercher, la connaissance amenait le succès, on ne pouvait pas traiter sans apprendre quelque chose de nouveau, on n'acquerrait aucun éclaircissement sans faire l'expérience de son action bienfaisante. Notre procédé analytique est le seul dans lequel cette précieuse rencontre se trouve garantie» (Freud, 1927, OCF, p. 85).

Selon moi ces trois types de savoir sont qualitativement différents et les mélanger ou vouloir en remplacer un par un autre nuit à nos conceptions de la psychanalyse.

(Traduit de l'allemand par Odile Speth-Lepetitcolin, Paris)